

Le régent de la première classe de Berne

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A Vevey.

L'Exposition de Vevey reçoit journalièrement la visite d'une ou de plusieurs écoles villageoises, filles et garçons au teint hâlé, un petit panier à la main ou la boîte de fer blanc en sautoir. Le maître, la maîtresse et parfois des parents accompagnent les écoliers. On franchit gravement le portique à clochetons gardé par des employés dont l'uniforme en impose aux petits visiteurs; on pénètre dans les galeries pleines de merveilles, les plus jeunes se tenant par la main pour ne pas se perdre, et l'on admire de confiance les turbines des ateliers mécaniques de Vevey, les matériaux de construction, les bicyclettes, les meubles, les étoffes, les bouteilles du Syndicat des vins vaudois, les produits chimiques, les cuirs, les collections chirurgicales. Tout cela s'embrouille bien un peu dans le cerveau des braves écoliers, mais cela n'arrive pas à eux seulement.

Ce qui intéresse surtout ce petit monde, c'est la fabrication des drops, au salon des produits alimentaires. On leur permet de faire de petites emplettes, et les voilà au comble du bonheur. Grâce à ces bonbons aux framboises, au citron ou à la menthe, ils ne perdront pas le souvenir de Vevey et de sa coquette exposition. Ils se rappelleront, en particulier, le groupe de la jeune maman, mise comme une mariée, qui berce son dernier né, tandis que l'ainé, juché sur sa chaise haute, se gorge de farine Nestlé. Et les boîtes à musique de Ste-Croix, avec des clowns qui font de l'acrobatie, des fillettes qui dansent, des oiseaux qui chantent, ils les entendront bien longtemps encore jouer leurs valses et leurs polkas.

Bons maîtres, qui conduisez cette jeunesse à Vevey, vous avez mille fois raison de lui montrer ce dont notre industrie vaudoise est capable; mais je vous aime surtout de ne pas faire de ce voyage une leçon austère, de ne point contraindre vos bambins à admirer ce qu'ils ne peuvent encore comprendre. L'autre jour, à l'entrée du pavillon de chasse et pêche, vous ne vous formalisâtes pas de ce qu'une douzaine d'écoliers, au lieu de suivre votre savant exposé sur les essences de nos forêts, contemplaient avec ravissement le vapeur *La Suisse* qui abordait à l'estacade. Les confères, c'est bien intéressant, sans doute, mais quand on habite Villars-Bozon, Martherenges ou Prévonnoloup et qu'on vient pour la première fois sur les rives du Léman, on trouve les bateaux à vapeur bien plus mirifiques.

Ces tournées d'écoliers en vacances mettent dans l'Exposition une note gaie qui fait plaisir à voir. « J'aime ces gosses qui *tracent* par là, me disait un gardien. Ça me rappelle mon jeune temps, quand notre régent nous menait au Musée zoologique de Lausanne. On nous y montrait des tas d'oiseaux de toutes les couleurs, des bêtes féroces, des myriades de papillons et de scarabées; mais ce qui nous captivait par dessus tout, c'était le veau à deux têtes et le brochet qui étouffait pour avoir voulu en avaler un autre plus gros que lui. »

Des enfants, la conversation roula sur les visiteurs adultes. « Nous voyons du monde de toute espèce, reprit le gardien, et plus il en vient plus nous sommes contents, parce que ça prouve que notre Exposition a du succès, et secondement parce que ça nous distrait. »

— Ce sont les Vaudois qui forment le gros contingent des visiteurs ?

— Oui, mais les Confédérés sont passablement nombreux, eux aussi. Ils font d'une pierre deux coups : tout en se promenant ici et à Montreux, ils jettent un coup d'œil à notre palais du travail, et il me semble qu'ils en sortent enchantés. L'autre jour, un monsieur de Bâle, un tout gros monsieur, s'il vous plaît, me disait que notre Exposition était bien plus intéressante que leur Exposition bâloise; moins grande, mais arrangée avec plus de chic.

— Ça a dû vous flatter ?

— Pas mal. J'ai rapporté le propos à un de nos messieurs du comité. Il était si heureux qu'il m'a fait : « Aussitôt après la fermeture, ce soir, vous me rejoindrez à la cantine, nous viderons une bonne bouteille... » Une bouteille, c'était une manière de dire. Nous en avons desséchée trois.

— Si tout le monde vous imitait, le cantinier ferait des affaires d'or.

— Oh! il les fait depuis le commencement de l'Exposition, et il n'a pas besoin de moi pour cela; il a toujours une masse de monde, à en rendre jaloux les hôteliers et cafetiers de la ville. Je connais même des personnes venues de loin pour voir l'Exposition et qui en sont reparties en n'ayant vu et tâté que les produits de la cantine.

— C'étaient des visiteurs comme les écoliers, que les splendeurs de vos galeries ne parvenaient pas à électriser.

— Que voulez-vous, Monsieur, il y en a qui restent enfants toute leur vie ! V. F.

Le régent de la première classe de Berne.

Je parie bien que vous connaissez tous le régent Ducreux, l'une des gloires de la commune de.... Aïe, j'allais dire son nom; moi qui y achète mon bois et qui y vais chaque année danser à l'abbaye. J'aurais été joli. Tenez, appelons-la, si vous voulez, Villars-le-Bégoz, et supposons qu'elle se trouve quelque part sur la route de Berne.

Villars-le-Bégoz a donc possédé pendant longtemps un régent célèbre, et soyez certain que si le nom de cette commune est aujourd'hui connu au long et au large, elle ne le doit pas seulement à ses nombreux charcutiers, mais aussi et surtout à son régent Ducreux.

Allons! décidément, vous ne vous le remettez pas? Ni grand, ni petit, plutôt petit, ni gras, ni maigre, plutôt gras, le poil... n'en parlons pas, la langue française n'a pas de nom pour cette couleur. Signe particulier: comme la nature, il a une horreur profonde du vide. Son désespoir devant une bouteille vide n'est égalé que par sa joie devant une bouteille pleine, et

comme devant lui, une bouteille pleine est bientôt vide, il passe par des alternatives de joie et de douleur très intéressantes.

La partie la plus remarquable de sa remarquable personne est sans contredit son nez, auprès duquel le plus bel arc-en-ciel n'est qu'un crésu devant une lampe électrique.

Le régent Ducreux est le plus bel ornement de tous les congrès pédagogiques. Si jamais il écrit ses mémoires, soyez certains qu'on y trouvera des documents précieux pour servir à l'histoire contemporaine. Il est cependant une histoire qu'il ne racontera sans doute pas, tant il est modeste, et franchement ce serait dommage. Comme elle est toute à son avantage, écoutez-la.

C'était à je ne sais trop quel congrès pédagogique. Le régent Ducreux y était, comme vous pensez. Vous dire qu'il avait assisté à toutes les délibérations, ce serait peut-être exagéré; il s'était rattrapé sur les banquets, et il avait fait merveille. Le verre en main, le chapeau sur l'oreille, il se promenait parmi les tables de la cantine, cherchant les connaissances pour trinquer avec elles. Dieu sait s'il en avait, aussi le chapeau prenait-il une position de plus en plus inquiétante.

Tout à coup, le régent Ducreux s'arrête net, et saisit par le bras un passant.

— Salut, collègue, tu as une bonne caboche, toi, une binette qui me plaît. Viens voir prendre un verre, qu'on fasse schmollitz.

Deux minutes après, le schmollitz était fait dans toutes les règles.

— Dis donc, collègue, où es-tu régent? Moi, je suis à Villars-le-Bégoz.

— Moi, répondit l'autre, j'ai la première classe de Berne.

— La première classe de Berne! Nom de nom, c'est pas du fumier de nos poules, ça. Mais c'est drôle, tu ne tranches encore pas tant l'allemand. Il faut croire que tu as eu une bonne amie welsche dans le temps, pour apprendre aussi bien le français.

Et la conversation continua entre notre ami Ducreux, qui en faisait presque tous les frais, et le régent de la première classe de Berne, qui avait l'air de s'amuser royalement.

Vous dire comment finit la journée me serait difficile. Je crois que les intéressés eux-mêmes seraient embarrassés.

Le lendemain, au banquet, le régent Ducreux n'eut rien de plus pressé que de raconter à ses amis vaudois comment il avait fait bonne connaissance avec le régent de la première classe de Berne.

— En voilà un zigou, conclut-il.... Tenez, il passe justement... Salut, mon vieux, as-tu bien dormi? Viens voir prendre un verre avec les collègues vaudois.

Un de ses collègues le tira brusquement par son pan de veste.

— Tu es fou, mon pauvre Ducreux. Sais-tu qui c'est ?

— Si je sais qui c'est. J'te crois. C'est le régent de la première classe de Berne!

— Malheureux! C'est... le président de la Confédération!!!

Et voilà pourquoi, dans ses moments d'expansion, le régent Ducreux raconte qu'il a un jour, fait schmollitz avec le président de la Confédération.

Personne ne le croit, et l'on a tort : pour une fois, il ne dit pas des gandoises.

PIERRE D'ANTAN.

Forains.

Ceci n'est point un conte, non, depuis quel-que temps, je n'en fais plus, il fait trop chaud. Ce n'est, hélas, qu'une variation sur un très vieux thème, connu, archi-connu. Mais la nature des variations étant de varier toujours « la même chose » — il y a dans cette expression une contradiction flagrante — peut-être aurai-je vu la même chose avec d'autres yeux.

J'étais donc l'autre jour, par pur hasard, dans un village du canton, dont le nom, qui n'a rien d'illustre, importe peu. C'était, je crois, jour d'abbaye, du moins ainsi en jugeai-je par l'aspect de l'unique place de l'endroit ceinte de baraques foraines : tirs, panoramas, noces à Thomas, théâtre-guignol, carrousels et autres badauderies propres à amuser les gens simples et les enfants... ce qui revient au même.

Or, j'ai toujours éprouvé quelque plaisir à observer la foule qui stationne devant les forains ; sans aucun doute, puisque rien ne me différencie du reste de mes congénères, on me prend ni plus ni moins pour un badaud comme les autres ; et, en cela, on a raison, puisque eux-mêmes s'amuse de rien et que moi... je m'amuse d'eux... or, que sommes-nous ?

Je remarquai, au devant du Théâtre XYZ, une énorme femme en maillot étalant aux yeux des intéressés la splendeur de ses formes et de ses... plateformes ! Un diadème dans les cheveux, les doigts chargés de bagues, elle battait du tambour à tour de bras, promenant sur la foule le feu de son regard de phoque — si ce n'est pas faire injure à cet animal intelligent. — Un clown déroulait son boniment avec force grimaces, faisant le geste d'enfourner du monde dans sa baraque, pirouettant, sautant...

— Entrez, entrez, messieurs ! dans quelques instants, la représentation va commencer. Madame Aurora va entrer en scène... Vous verrez, mesdames et messieurs, madame Aurora avaler du feu, tenir entre ses dents deux barres de fer rougies ; vous verrez la femme aérienne, la femme poisson, phénomènes qui ont soulevé dans les plus grandes capitales, l'étonnement des savants et de toutes les académies scientifiques... Entrez, entrez, plus un instant à perdre.

A ce moment, deux ou trois comparses mêlés à la foule se précipitent dans la baraque en poussant les gens qui sont entraînés, la caisse est prise d'assaut, la baraque s'emplit de monde, tandis que la femme-canon tappe sur sa caisse de plus belle.

Devant le tir, peu de monde ; le théâtre draine toute la population ; quelques jeunes gens, voulant montrer leur adresse à leur payse, font des cartons et cassent des pipes ; mais je n'y vois aucun mal, puisque aussi bien il faut casser sa pipe une fois ou l'autre !

La noce à Thomas me retient davantage. Ces bonshommes à tête de bois m'amuse, et je me plais à comparer ces traits fixes à certaines physionomies qui m'entourent, et je vous assure que je n'éprouve aucune peine à trouver quelques ressemblances. Quelques types, debout sur la place, les mains dans les poches, la bouffarde entre les dents, ont une physionomie si peu intelligente qu'elle ne présente pas une notable différence d'avec les

mannequins de la noce à Thomas. Et ne m'accusez pas de méchanceté, je vous prie ; j'en eus, l'autre jour, l'impression très nette.

Ce qui m'a le plus intéressé, c'est « l'échelle de la force » ; vous la connaissez : cette longue latte peinte en rouge et graduée. Au pied, un coin sur lequel on frappe pour projeter un anneau qui doit monter aussi haut que possible. Le comble de la force consiste à faire tinter une sonnette qui se trouve au haut.

Comme installation, c'est sommaire et peu coûteux ; cela prend peu de place et coûte peu au forain. Mais c'est une industrie qui doit rapporter gros, ainsi que j'ai pu en juger.

Le forain, un gars en maillot, à la peau rougie par le soleil, excite l'orgueil des campagnards qui l'entourent, frappant sur la machine avec la masse qu'il tourne comme un moulinet. Et les gars admirent la force de cet homme qui, d'une seule main, fait trembler la sonnette.

Or vous savez qu'il ne suffit pas de frapper fort, mais de frapper d'aplomb. Tout le secret est là. Un petit coup, sans effort, mais bien droit, suffit à l'affaire.

Les hommes qui ignorent cela, suent, transpirent, en frappant de toutes leurs forces, sans parvenir à atteindre la sonnette.

Et le forain les excite, imitant les gestes, criant d'une voix rauque :

— Au premier !... boum... Au second !... boum... Au troisième !... boum... Au quatrième !...

Mais le client en a assez ; il faut payer un sou par coup et ses forces ne lui permettent pas de décrocher une médaille. Alors on se moque de lui, et d'autres camarades, par bravade, prennent la massue à leur tour :

— Au premier !... boum... Au second !... boum... Au troisième !... boum, drliinn...

Cette fois, la sonnette a tinté et le forain pique une médaille à la boutonnière du paysan qui s'en va, tout fier, au milieu de ses camarades jaloux. Et le manège continue toute la journée, car chaque gars veut avoir sa médaille et son bouquet. Et puis, il y a les filles qui regardent et personne ne veut passer pour moins robuste que son camarade. Les coups de massue se succèdent, dominant le brouhaha de la foule, coups sourds, sauvages, qui coupent la voix glapissante du forain criant toujours : Au premier !... Au second !... Au troisième !... Au quatrième !... et le tintement grêle de la sonnette secouée par quelque coup qui ébranle toute la machine...

Il y a, je vous assure, une étude bien intéressante à faire sur la bêtise humaine, cette veine qu'on exploite depuis des siècles. Et les fêtes populaires nous fournissent un vaste champ d'observations curieuses autant qu'instructives.

Je suis resté longtemps auprès de cette machine-là et, en me retournant, j'avais deviné plus d'un caractère et j'emportais l'impression très nette que tous ces gens avaient été parfaitement heureux, puisqu'il est vrai que ce sont ceux qui s'amuse d'un rien qui sont le plus heureux.

Voyez les enfants !

CH-GAB. MARGOT.

Le cadeau à la belle-mère.

Pierre-Abram venait de visiter notre Exposition vaudoise, en compagnie de la Marianne, son épouse.

La Marianne aurait bien voulu inviter sa mère à les accompagner, mais, à cette proposition, Pierre-Abram avait bondi.

Chez nos bons paysans, comme chez les citadins, les belles-mères ne figurent pas, paraît-il, au programme des parties de plaisir.

« Puisque vous ne m'emmenez pas avec

vous, avait dit, d'un ton aigre-doux, la belle-maman à son gendre, au moins, j'espère que vous me rapporterez un souvenir de votre voyage ? Vous pouvez bien cela, Pierre-Abram, vous, une des plus grosses « courtines » du village. »

— Soyez sans crainte, mère... et puis, on fera bien les choses, avait répondu le gendre, pressé de mettre fin à un entretien où il ne se sentait pas très à son aise.

Pierre-Abram était, en effet, une des grosses « courtines » du village, mais il tenait à son bien ; « il ne les attachait pas », comme on dit. Sa femme, tout au contraire, était d'une générosité qui faisait souvent le désespoir de son mari.

« Tu sais, Pierre, lui avait-elle répété, à plusieurs reprises durant la course, y ne s'agira pas de lésiner pour le cadeau de la mère. Puisque tu n'as pas voulu qu'elle vienne avec nous... »

— Oui, oui, c'est bon ; t'inquiète pas.

Redoutant les prodigalités de sa femme, Pierre-Abram profita d'un moment où elle était allée faire quelques emplettes personnelles, pour s'occuper du cadeau à la belle-mère.

Il était entré déjà dans plusieurs magasins, mais le prix des objets qu'on lui avait montrés dépassait de beaucoup la valeur qu'il voulait affecter à son achat : la plus petite possible.

Soudain, il aperçut un marchand de vaisselle, occupé à déballer, devant sa boutique, un envoi de marchandises. Il s'approcha « pour voir », et interpella le marchand.

« Aloo, Mossieu, vous avez là de bien belles écuelles ? »

— Oui, Monsieur, seulement c'est bien dommage qu'il y ait tant de casse, comme vous le voyez. Voici un déjeuner dont toutes les pièces ont les anses brisées. C'est là un des désagréments de notre commerce.

— Oui... oui... c'est embêtant... Aloo, dites-moi, que faites-vous de toutes ces tasses cassées ?

— Que voulez-vous qu'on en fasse ? Les renvoyer au fabricant serait trop coûteux. On les vend au grand rabais... quand on peut.

— Si vous me faites un prix raisonnable, je vous prends tout ça, dit Pierre-Abram, tout fier de l'idée subite qui le venait tirer d'embarras. Seulement, y vous faut m'emballer soigneusement ces vaisselles et n'oubliez pas de mettre aussi les « manilles » cassées.

— C'est chose entendue, fit le négociant, non moins heureux de l'affaire. Pendant que mon commis vous prépare la caisse, si on allait prendre trois décis ?

— Ma foi, c'est pas de refus, par cette chaleur.

« Mais, pour l'amour, Pierre, que rapportes-tu là ? s'écria la Marianne en voyant revenir son mari essoufflé, tout en sueur et l'épaule chargée d'une caisse. Par économie, il n'avait pas voulu de commissionnaire.

— Viens toujou, on n'a que le temps d'aller au train... Je te dirai tout plus tard... C'est pou ta mère... Tu vois qu'on a bien fait les choses.

En wagon, Pierre-Abram mit soigneusement la caisse sous la banquette et, à toutes les questions de la Marianne, il répondait : « Tu verras... on a bien fait les choses... je te dis que ça. »

A part lui, Pierre-Abram s'applaudissait de son idée. Personne ne découvrirait jamais la ruse. On mettrait les dégâts sur le compte du voyage. L'honneur et la bonne intention seraient saufs.

Le lendemain de leur retour, la belle-mère vint de bonne heure le matin prendre des nouvelles des voyageurs. Puis, au bout d'un moment : « Et mon souvenir, Pierre, y avez-vous songé ? » fit-elle en souriant avec malice. Con-